LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLESIASTIQUE ET HISTORIQUE

Comprenant vingt-quatre pages et publiée chaque mois
à Saint-Boniface, Manitoba

Abonnement: Canada et Etats-Unis, \$1.00 par an. — Etranger, 7 francs.

VOL. XXXII

AVRIL 1933

No 4

SOMMAIRE:—Hommage au Cardinal Villeneuve — Apologétique: Les événements de Beauraing — L'Encyclique "Caritate Christi": Sermon — Nouvelles religieuses: Message du nouveau Préfet de la Propagande; Béatification; Indulgences — Histoire de l'Ouest: Lettres de Mgr Taché — Calendrier du mois.

Hommage au Cardinal Villeneuve

NOTRE CARDINAL CANADIEN

Nous devons nous réjouir avec tous nos compatriotes du diocèse de Québec, qui possèdent depuis le 15 courant, son quatrième Cardinal canadien, de l'honneur qui est fait au Canada tout entier, par l'élévation au rang de Prince de l'Eglise Romaine du huitième archevêque de Québec, Son Eminence le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, Oblat de Marie Immaculée.

Nous ne voulons pas redire les éloges strictement vrais, ni énumérer les qualités si variées et si belles du Primat actuel de l'Eglise, au Canada, après tous les articles de premier ordre qui ont signalé sa promotion et son élévation au cardinalat, par Sa Sainteté le Pape des Missions, le glorieux Pie XI.

• Tous les Canadiens ont noté, avec une légitime fierté, l'ascension rapide de l'humble religieux d'Ottawa, à la tête de la hiérarchie catholique, en notre pays. En moins de trois années, (3 juillet 1930), le modeste mais savant Supérieur du Scolasticat des Oblats de la Capitale, est passé par les trois degrés qui nous le montrent au sommet des dignités ecclésiastiques de la sainte Eglise. Evêque du nouveau diocèse de Gravelbourg, pendant un an et six mois à peine, il devient (15 décembre 1931) Archevêque de Québec, pour recevoir peu de mois plus tard (16 mars 1933), le juste couronnement de sa vie de labeur caché, — ignoré même de beaucoup des nôtres, — mais absolument approprié et si providentiellement adapté, osons-nous dire, aux fonctions et aux responsabilités qui lui sont dorénavant confiées par le Souverain Pontife de Rome. Simple, mais dévoué serviteur de l'Eglise-Mère de l'Ouest canadien (le diocèse de Saint-Boniface garde ce titre de gloire, jusque dans les épreuves), nous tenons

à exprimer, à l'Eminentissime Cardinal Archevêque de Québec, nos hommages les plus vivement sentis, nos vœux le plus sincères et nos prières les plus ardentes, lui redisant de tout coeur :

“Ad multos et faustissimos annos!”

L. P., ptre.

* * *

S. EM. LE CARDINAL VILLENEUVE

C'est le Canada tout entier qui, par ses représentants les plus qualifiés, accueillait samedi dans sa ville épiscopale le nouveau cardinal canadien; c'est le Canada entier qui, ces jours-ci, se joindra à ses diocésains pour l'acclamer, pour remercier avec eux le Souverain Pontife du très grand honneur qu'il a fait au nouveau Prince de l'Eglise et, par lui, à travers lui, à toute l'Eglise, à tout le peuple du Canada.

L'hommage, même chez nos compatriotes protestants, se teinte d'une nuance d'affectueuse émotion. L'éclatante et rapide ascension de ce fils de cordonnier qui, ainsi que le faisait l'autre jour observer la “Gazette”, n'oublie point, sous la pourpre romaine, la fière humilité de ses origines, qui, en pleine Rome, évoquait le souvenir de ses modestes et glorieux parents, leur faisait hommage de sa féconde carrière, remue tous les coeurs. On repasse en esprit cette carrière qui paraissait s'orienter vers de tout autres destins. On revoit le futur cardinal petit écolier, hanté par l'idée de dévouement obscur, souvent héroïque, de la noble et populaire congrégation qui devait être la sienne; on le revoit, religieux qui parut toujours jeune, apparemment absorbé par les fonctions importantes mais sans éclat, qui furent si longtemps les siennes, d'allure aussi modeste que le plus humble de ses frères; puis, soudainement, à la surprise de ceux qui ne savaient point, appelé aux redoutables honneurs de l'épiscopat en pays neuf, dans un diocèse nouveau; puis, après quelques mois à peine, rappelé du modeste et lointain diocèse de Gravelbourg vers le plus vieux siège du Canada, en attendant que, quelques mois plus tard encore, il soit honoré, avant même d'avoir atteint ses cinquante ans, des plus hautes fonctions dont dispose le Saint-Siège.

* * *

Personne, et lui moins que tout autre assurément, n'avait rêvé pour l'humble religieux d'il y a trois ans, pour le modeste et si discret supérieur du scolasticat Saint-Joseph, une aussi grandiose destinée. Certes, dans sa congrégation, quelques-uns, en prenant bien soin qu'il ne les entendit pas, se laissaient parfois

aller à murmurer: "Il sera quelque jour supérieur général..."; mais, sur ce vénérable siège de Québec, si grand dans l'histoire et si important dans le présent, personne de ses frères n'osait imaginer qu'un jour monterait l'un de ces religieux Oblats que l'on voyait depuis soixante ans et plus s'épuiser dans la modeste paroisse de Saint-Sauveur; personne ne s'imaginait que chez nous la pourpre cardinalice draperait un jour les épaules de l'un de ces humbles que l'on était habitué à voir se tuer lentement dans les plus dures et les plus obscures besognes.

Rome en a décidé autrement. "Exaltavit humiles...", et l'on s'aperçoit que, sans qu'il y pût penser, le jeune religieux d'Ottawa avait été, par tous ses travaux, par tous ses soucis, d'avance et lentement préparé aux fécondes et redoutables responsabilités qui l'attendaient. Homme d'étude, il avait fait le tour des principes et s'en était assimilé la substance; homme d'observation, esprit attentif, toujours en éveil, il s'était occupé de tout ce qui intéressait son pays; fils du peuple, il connaissait autant que qui que ce soit les réalités, les noblesses et les soucis de la vie ouvrière; né dans une grande ville de la province de Québec, il avait passé un quart de siècle, les oreilles et les yeux pleinement ouverts, dans la capitale fédérale, au point de contact des deux grandes races canadiennes et des confessions religieuses, tout près de la table d'écoute, où viennent, pour ainsi dire, se répercuter toutes les difficultés et tous les problèmes du pays; il avait par ses frères essaimés jusqu'au Cercle arctique, connu la vie profonde des diverses provinces du Canada; ces provinces, il les avait lui-même, au cours des vacances, largement parcourues; il avait fait à l'étranger d'instructives courses...

Déjà, quand le Saint-Siège l'appela à Gravelbourg, il avait une claire et pratique notion des intérêts généraux du Canada, de l'interdépendance de ses régions diverses; son séjour dans l'Ouest, son contact intime et prolongé, dans une période de crise aiguë, avec les réalités de là-bas, n'auront fait qu'accroître chez lui cette précieuse connaissance.

Il était prêt pour les plus hautes responsabilités, pour les plus lourdes charges. Son histoire explique qu'il s'y soit tout de suite et si simplement adapté; elles n'excédaient ni ses aptitudes natives ni les richesses de sa lente et profonde formation.

* * *

Les vingt-cinq ou trente années de travail et d'action féconde que représente déjà la vie d'homme du cardinal Ville-neuve — action et travail qui se sont exercés dans tous les domaines et jusque dans la presse (les lecteurs du "Devoir" n'oublieront jamais, pour leur part, ce collaborateur illustre) — ne

sont, tout le monde l'entend bien, que le préambule et, en quelque sorte, la préparation d'une action plus considérable et plus féconde encore.

Le cardinal est en pleine vigueur physique, en possession d'une science, d'une expérience abondantes, muni de pouvoirs éminents, de moyens d'action d'une puissance très étendue; il jouit d'un grand prestige, il est, en même temps que la plus haute personnalité de l'Eglise canadienne, le personnage le plus considérable de la race française en Amérique; il a normalement devant lui de longues années de vigoureuse activité.

Cela autorise toutes les espérances; cela commande tous les vœux.

Puisse Dieu, pour le plus grand bien de l'Eglise et de la Patrie, réaliser les uns et des autres!

(“Le Devoir”, 17 avril 1932.)

Omer HEROUX.

Apologétique

LES EVENEMENTS DE BEAURAING

I. Questions de méthode

I. “La méthode à suivre.”

Lorsque, devant des faits comme ceux de Beauraing, on s'efforce de se faire une opinion personnelle sur leur origine, naturelle ou surnaturelle, la première question qui se présente à l'esprit est celle de la méthode à suivre. De quoi s'agit-il? De faire le diagnostic d'un cas plus ou moins obscur: la méthode sera celle du médecin devant une maladie au caractère étrange. Comment s'y prend-il? Il se rend d'abord exactement compte des faits; en d'autres termes, il observe soigneusement tous les symptômes particuliers du cas, cherchant à n'en laisser échapper aucun et attirant davantage son attention sur ceux qu'il sait plus suggestifs, plus révélateurs. Ensuite il se demande quelle cause expliquerait le mieux cet “ensemble” de données de façon cohérente et complète. Bref il se place devant la “totalité” des faits et non devant l'un ou l'autre détail.

C'est ce qui s'impose également dans le cas présent, et c'est, nous semble-t-il, ce qui manque le plus à tant de discussions que nous avons entendues au sujet de Beauraing, de la part des personnes les mieux intentionnées.

L'on s'arrête à un point particulier, qui s'explique également dans l'hypothèse de la suggestion ou de l'apparition surnaturelle; on discute, on s'échauffe pendant des heures... et, à la fin, on n'a

pas avancé d'un pas. L'un dit "suggestion"; preuve: "Un jour, Fernande Voisin voit la Vierge lui montrer son coeur, le lendemain les enfants voient la même chose". — L'autre répond: "La Vierge peut parfaitement montrer un jour à l'un des enfants ce qu'elle ne manifestera aux autres que le lendemain..." Les deux avis contradictoires, portant sur un point isolé ainsi dans l'ensemble, apparaissent légitimes, chacun pour leur part, et il devient impossible de conclure. Pour déterminer l'origine probable du fait, c'est dans l'ensemble qu'il faut le replacer. Si l'hypothèse surnaturelle rend, mieux que d'autres, raison de l'ensemble des faits, elle couvrira aussi ce trait particulier, même si, isolé du reste, il offre certaines apparences de suggestion.

Beaucoup tombent, sans s'en apercévoir, dans le vice de méthode que nous reprochons aux critiques incrédules qui étudient l'histoire comparée des religions. De l'existence d'ablutions rituelles chez les Juifs ou chez les païens, ceux-ci concluent à l'origine naturelle du baptême chrétien. Nous leur répondons qu'ils ne considèrent que le rite extérieur, voire même une partie de ce rite, et négligent sa signification, l'intention qui l'accompagne, le contexte de l'ensemble; ils s'arrêtent à un détail. De même à ceux qui, dans l'extase de nos mystiques, ne voient qu'un état pathologique, parce que l'hystérique, à certains moments, peut prendre une attitude extérieure semblable à celle de l'extatique, nous répondons légitimement: "Vous laissez sans explication nombre de points tels que la force d'esprit et de volonté, la générosité, la persévérance dans l'exécution d'un dessein conçu, etc.; vous vous arrêtez à un détail; l'ensemble du fait vous échappe".

Rechercher l'hypothèse qui explique le mieux l'ensemble des faits, déterminer jusqu'à quel degré les divers traits s'expliquent dans cette hypothèse, se demander si quelque détail résiste absolument à l'explication supposée et la renverse, telle doit être la méthode à suivre pour étudier les faits de Beauraing.

Or, pour juger de ces faits, il faut évidemment avoir quelque connaissance des critères proposés par les grands auteurs mystiques et ne pas mettre en avant des principes auxquels n'ont jamais pensé ni Benoît XIV, ni saint Jean de la Croix, ni sainte Thérèse, ni tant d'autres. Tel écrivain semble supposer que, dans une vision surnaturelle, le voyant doit remarquer absolument tout, et on demandera à un des enfants: "Quelle est la longueur des cils de la Vierge?"; ou bien on attribuera une importance exagérée à telle ou telle variation de détail sur le costume de la Vierge; on fera dépendre la vérité de l'apparition de la concordance parfaite sur les termes dont s'est servie la Vierge pour demander une chapelle. Toutes ces exigences portent à faux. Dans une apparition ou révélation véritable, le bon

Dieu n'est pas tenu d'ajouter miracle à miracle. Or, ce serait un nouveau miracle que le voyant remarquât absolument tout. A Lourdes, on demande à Bernadette: "La croix du chapelet avait-elle un Christ?" "Je n'ai pas fait attention." — "Le chapelet de l'apparition avait-il cinq dizaines ou davantage?" "Je ne sais pas" A vouloir que les enfants se rappellent exactement tous les termes dans lesquels la Vierge a demandé une chapelle, il nous faudrait rejeter une bonne partie des Evangiles; combien peu de paroles de Notre-Seigneur sont rapportées dans les mêmes termes par les différents évangélistes; la teneur de l'écriteau de la croix elle-même "Hic est rex Judaeorum" (une inscription pourtant!) ne l'est-elle pas de quatre manières différentes? L'histoire des révélations authentiques des saints montre que le même saint peut rapporter une même révélation dans des termes différents à diverses reprises.

II. "La question de certitude."

Dans une matière comme celle-ci, est-il possible d'arriver à une solution certaine? Notons d'abord que l'évidence qu'on pourrait atteindre, même si un miracle bien authentiqué suivait les apparitions, ne serait pas une évidence d'ordre mathématique, ne serait pas une évidence contraignante, ne laissant place à aucune échappatoire; la volonté, comme dans toute croyance, comme dans l'acte même de foi surnaturelle, y jouera son rôle; aussi ne faudra-t-il pas s'étonner de voir des hommes très dévots d'ailleurs à la sainte Vierge (nous laissons de côté ceux qui rejettent à priori tout surnaturel) éprouver une grande difficulté à admettre l'origine surnaturelle des faits de Beauraing, comme des faits de Pontmain, de la Salette, et même de Fatima et de Lourdes. Ils pourront toujours dire que le miracle qui suit récompense la dévotion des fidèles plus qu'il ne confirme la réalité de la vision et ils pourront citer en faveur de cette manière de voir des faits comme ceux relatifs à la "Santa Casa" de Lorette. L'évidence n'étant pas contraignante, et la volonté devant intervenir, l'adhésion dépendra, jusqu'à un certain point, du tempérament, des habitudes intellectuelles; certains savants habitués à ne procéder que par séries bien enchaînées de syllogismes, ou par de rigoureuses déductions scientifiques, se rallieront peut-être plus difficilement au sentiment populaire; avouons cependant que, personnellement, nous avons été plutôt surpris de voir le grand nombre de savants, de professeurs d'université, de maîtres de philosophie et de théologiens qui ont suivi le courant populaire et sont allés, dévotement, sans crainte d'être taxés de crédulité, prier à la grotte de "Notre-Dame de Beauraing".

La certitude à laquelle on peut arriver résultera d'un en-

semble d'indices dont aucun, pris isolément, n'est peut-être pleinement concluant, mais qui, tous réunis, constituent une preuve "par convergence des probabilités". Dans de nombreux cas "individuels" d'apparitions, de locutions, de révélations, il n'y a guère moyen de parvenir à une solution ferme; le temps, les moyens d'enquête font défaut; si la solution ne présente qu'un intérêt individuel, sans nécessité absolue de trancher, on devra souvent en rester prudemment au point d'interrogation. Ajoutons cependant que la Providence se doit à elle-même et à nous de ne pas laisser le diable singer Dieu ou la Vierge de telle façon qu'il n'y ait plus "en soi" aucun moyen de découvrir la ruse.

Notons enfin que l'autorité ecclésiastique doit, pour agir, demander une certitude beaucoup plus ferme que celle qui peut suffire à de simples particuliers. Aussi, l'autorité ecclésiastique attend-elle d'ordinaire longtemps avant de donner son approbation; comme elle l'a fait à propos de la dévotion au Scapulaire, de la dévotion au Sacré-Coeur, elle laisse d'abord le temps user toutes ses forces contre la croyance. Cependant l'attitude de ceux qui disent: "Nous attendons que l'autorité parle" n'est pas à approuver tout à fait; car le "sensus fidelium", le sentiment populaire, nous le verrons plus loin, a ici une grande importance et prépare souvent les décisions de l'autorité. L'autorité elle-même fait le plus grand cas de ce "sensus fidelium" et se plaît à le ratifier et à le confirmer.

III. "Les différents genres de visions."

Parmi ceux qui écrivent sur Beauraing, même avec d'excellentes intentions, que de confusions parfois parce que l'on ignore ou omet les distinctions nécessaires! Distinguons donc d'abord les phénomènes d'union mystique proprement dite (nous désignons par là les différents degrés d'oraison surnaturelle extraordinaire) des phénomènes secondaires tels que visions, apparitions, locutions, etc... On peut avoir atteint le plus haut degré d'union mystique, l'union transformante, et n'avoir jamais eu de vision et réciproquement.

Distinguons aussi, et cette distinction est capitale dans le cas présent:

a) "Les visions intellectuelles". — Celles-ci, dit le P. Poulain, sont perçues par l'esprit seul sans image intérieure. On peut voir Dieu ou les anges, et même un objet matériel, mais, pour ainsi dire, comme on verrait intellectuellement des anges, les visions peuvent être confuses ou distinctes". Inutile évidemment de demander à une personne favorisée d'une vision intellectuelle de Notre-Seigneur la forme de son visage, la couleur de ses vêtements, elle ne pourra vous répondre.

b) "Les visions imaginaires." — "Celles-ci consistent en-

core à voir un objet matériel, mais sans le secours des yeux. Il est perçu par le sens imagitatif.”

c) “Les visions extérieures” “appelées aussi oculaires ou corporelles, sont perçues par les yeux du corps. Un être matériel se forme ou semble se former en dehors de nous, et nous l’apercevons comme tout ce qui nous entoure.” (op. cit., p. 313.)

La vision extérieure, la moindre de toutes, peut se produire de quatre manières (op. cit., p. 327). Elle peut être: 1. Objective. “Le corps est “réellement” celui de la personne qui apparaît; c’est sa substance qui agit sur nos yeux; ce n’est possible que pour Notre-Seigneur et la Sainte Vierge”; les saints en effet, ne retrouveront leurs corps qu’à la résurrection; 2. Objective encore, mais l’apparition a un corps d’emprunt formé par une cause suprahumaine; 3. Semi-objective. “Il n’existe plus de corps véritable, mais du moins il y a encore quelque chose de matériel en dehors du voyant, à savoir des “rayons lumineux” semblables à ceux que le corps aurait été capable d’émettre. Les anges produisent ces ondulations comme ils le feraient pour des ondes sonores, et les font partir du lieu que l’objet est censé occuper. Parfois même il leur suffirait d’utiliser, en les déviant, les rayons diffus de la lumière ambiante”. Des lois d’optique pourraient jouer dans ce cas et expliquer que certains détails soient perçus par un voyant et non par l’autre; 4. Purement subjective. Une cause suprahumaine imprime immédiatement sur la rétine l’image de l’objet.

Cette distinction entre “intellectuelles, imaginatives, extérieures” s’applique aux paroles aussi bien qu’aux visions.

Les visions intellectuelles et imaginatives ne se rencontrent que dans des âmes arrivées déjà à un haut degré d’union mystique, à l’âge de l’extase, dit sainte Thérèse. Les visions extérieures, comme le sont les visions de Lourdes, Fatima, Beauraing, etc., ne supposent pas une certaine sainteté. Sainte Thérèse qui a eu nombre de visions intellectuelles ou imaginatives n’a jamais eu de vision extérieure.

La possibilité des modes d’apparition 2, 3 et 4 explique que Notre-Seigneur et la Sainte Vierge puissent apparaître sous tant de formes différentes; même en se tenant au mode indiqué en premier lieu, l’empire que l’âme exerce sur le corps ressuscité lui permet d’en user comme d’un véritable instrument, de lui donner des apparences différentes. Toutefois beaucoup de théologiens, pour des raisons philosophiques dans lesquelles nous n’avons pas à entrer ici, pensent que même Notre-Seigneur et la Sainte Vierge apparaissent rarement de la première manière.

A Beauraing, quel a été le mode d’apparition employé? Il est bien difficile de le déterminer, de même que pour Lourdes. Quelques discordances de détail entre ce que les enfants déclara-

rèrent avoir vu ou entendu ne pourraient-elles pas s'expliquer par le jeu de certaines lois d'optique ou d'acoustique? Nous laissons aux physiiciens le soin de le chercher. Car, ne l'oublions pas, une cause préternaturelle ne supprime pas nécessairement le jeu de toutes les lois naturelles.

II. Indices qui semblent manifester l'origine surnaturelle des faits de Beauraing

Pour répondre à cette question: "quels sont les indices d'une intervention surnaturelle dans les événements de Beauraing", nous traiterons séparément des phénomènes de vision et des phénomènes d'audition, ces derniers présentant des difficultés particulières.

A. — LES PHENOMENES DE VISION

1. Un fait qui frappe tout d'abord: les médecins semblent impuissants à présenter une "explication naturelle satisfaisante de l'ensemble des faits" de Beauraing. Nous ne leur demandons pas une explication certaine ou surpassant toutes les autres en vraisemblance; nous leur demandons seulement une "hypothèse plausible", groupant la "totalité des faits" et dont on puisse dire: "Oui, ce pourrait être la vraie cause". Et cependant ils sont venus nombreux, médecins de toute opinion, professeurs d'université, etc. Il y a ici quelque chose qui les dérouté, qui ne leur permet pas de faire rentrer sans violence les visions de Beauraing dans les cas connus, bien étudiés, d'hypnose, d'hystérie, d'hallucination collective. "Jusqu'à présent, déclare le Docteur Maistriau, aucune explication scientifique et médicale ne m'a donné pleine satisfaction. Bien au contraire! La marche des événements dérouté les hypothèses qui semblaient les mieux fondées. Hallucination collective, illusion, auto-suggestion, rien ne résiste complètement à l'examen approfondi des personnes, des faits, des circonstances."

M. le Docteur Havet, professeur à la faculté de médecine de l'Université de Louvain, déclare nettement qu'il ne peut être question d'une hallucination proprement dite et est aussi affirmatif en ce qui concerne la sincérité des enfants; pour que ces enfants trompent, il faudrait un miracle de supercherie.

Le Docteur I. Maere, neurologue gantois, particulièrement versé dans ces matières, écrit dans le "Bien Public": "Est-il possible, alors que ces enfants vont tout naturellement prier à une heure déterminée, qu'au même moment, simultanément, séparés qu'ils sont par des médecins ou par d'autres personnes, est-il possible que leur imagination propre soit tellement fascinée, leur volonté et leur conscience tellement annihilée que leurs

sensibilités générales et spéciales soient brusquement abolies pour revenir à l'état normal immédiatement après l'extase? Le phénomène qui se présente devant eux est subit, instantané, la disparition de même. Ces visionnaires ont-ils une représentation imaginative tellement développée qu'il n'en reste rien après les apparitions? Pas de troubles nerveux, pas de troubles de la sensibilité; ou de la personnalité, pas de terreus nocturnes qui seraient habituelles chez d'autres enfants... En un mot état "normal" pendant la vision, état normal avant et après...

Les hallucinations collectives sont très rares surtout de nos jours... Nous connaissons aussi la folie collective, le délire et la rage des foules, mais nous ne voyons plus de nos jours les hallucinations collectives visuelles et encore moins celles des enfants. Alors que faut-il croire? Il y a quelque chose de plus que de la pure psychologie infantile et ce quelque chose plus grand, plus noble, plus avéré peut parfaitement être d'ordre surnaturel; la science médicale devant ces faits, reste en défaut".

Sans doute, la science connaît nombre de cas de visions d'objets irréels; mais elle en perçoit les causes: trouble quelconque du système nerveux, suggestion soit dans l'hypnose, soit à l'état de veille, intoxicants, etc...; elle peut produire artificiellement la dissociation psychologique d'où résulteraient des visions parfois surprenantes; dans le cas de Beuraing, on cherche en vain la cause de semblable trouble psychologique. Tare du système nerveux? Mais il s'agit d'"enfants sains, bien constitués, sans tares héréditaires. Leurs parents, en effet, se portent bien, issus de familles paysannes, de races solides et bien équilibrées moralement et physiquement".

La suggestion? mais d'où viendrait-elle? "enfants élevés chrétiennement mais sans excès de zèle, très loin de là. En effet, les parents Voisin étaient croyants mais non-pratiquants et les Degeimbre, famille catholique, peuvent être rangés dans la grande masse des indifférents. On a d'ailleurs tout fait pour détruire la suggestion; l'entourage, les parents, les religieuses y ont coopéré. "Au début, personne ne voulait ajouter foi à leurs révélations, ils furent même en butte à pas mal de moqueries." "Monsieur le Doyen me regardait comme une menteuse", avoue naïvement la plus jeune.

"Qui connaît les limites de la suggestibilité?" dira-t-on peut-être. Très bien; mais la cause, l'origine de la suggestion, tâchez donc de la déceler et de nous la montrer. L'imagerie même de l'apparition de Beuraing se laisse difficilement expliquer par suggestion; elle a quelque chose de personnel et d'original. Si l'on a affaire à de la suggestion, il faut expliquer aussi qu'à certains jours où les enfants ne l'attendent pas (le 21 décembre, p. ex. où Gilberte Voisin nous déclare à nous-même: "Aujourd-

d'hui, je crois plutôt qu'il n'y aura rien; je n'attends rien") la vision se produit, et qu'à d'autres jours comme à la Noël, où tout devait contribuer à provoquer la crise: solennité de la fête, foule de 4 à 5000 personnes, attente des enfants, à ces jours-là rien n'arrive. Une hypothèse doit, pour être admise, pouvoir rendre raison de toutes ces irrégularités.

Dans une brochure récente, on a lancé le mot "spiritisme"; mais ceux qui articulent ce mot en savent-ils la signification? Le spiritisme prétend mettre les vivants en communication avec les morts; du reste, bien peu de gens sérieux admettent encore la réalité des apparitions spirites; celles-ci n'ont lieu qu'à la suite d'une laborieuse mise en scène.

Encore une fois, c'est une cause probable qu'il faut indiquer. Or la vision de Beauraing naît sans cause apparente; les enfants y entrent et en sortent "subitement". La crise n'est annoncée par aucun signe précurseur, elle cesse sans laisser de traces. Pourquoi?

La crainte peut engendrer une hallucination, affirme-t-on. Soit encore. Passe pour ce qui eut lieu le premier jour, nous y reviendrons plus loin. Mais ce n'est pas seulement l'hésitation quelque peu craintive du premier soir qu'il faut expliquer, c'est la suite entière des événements; c'est en particulier cette vision rassérénante, procurant aux enfants une joie si vive. La cause de tous ces phénomènes se réduirait-elle à la crainte.

De plus, ce qui complique singulièrement le cas, c'est le nombre des sujets. S'il n'y en avait qu'un... mais cinq! Qu'une vision irréaliste se reproduise une trentaine de fois d'une manière substantiellement identique, voilà qui s'écarte déjà de tous les cas connus. Mais que le jeu d'une faculté imaginative se reproduise et continue dans le même plan en cinq cerveaux différents et pendant tout un mois, explique cela qui pourra!

Les "pourquoi" restés sans réponse sont si nombreux, la manière de se comporter de cette apparition est si différente des lois connues des troubles psychologiques, que, presque malgré soi, on en vient à la conclusion: "Une volonté libre se cache sous ces faits". Cette volonté est-elle humaine, est-elle diabolique, est-elle divine?

Comme le disait récemment après un long examen, un médecin, professeur d'Université, à la Soeur Supérieure de Beauraing, il n'y a plus que deux hypothèses à examiner, celle du surnaturel ou celle de la supercherie. Et pour nous, si celle du surnaturel ne pouvait se soutenir, c'est celle de la supercherie qui nous semblerait rester seule possible, et pour laquelle, le cas échéant, nous opterions.

La compétence des médecins ne s'étend pas au delà de ce premier point: proposer une explication naturelle des faits. Ils

n'y parviennent pas, et ainsi apparaît dans les faits de Beauraing le premier élément constitutif de tout miracle, "quelque chose d'inexplicable".

On ne peut cependant pas conclure de là, immédiatement, à une intervention divine, la puissance diabolique, supérieure à celle de l'homme, pouvant produire certains effets merveilleux; or, il est clair qu'à ne considérer que le fait brut en lui-même, en dehors des circonstances qui l'accompagnent, l'apparition de Beauraing ne dépasse pas le pouvoir diabolique. Mais, grâce à Dieu, ce n'est pas la première fois que des apparitions se produisent dans l'Eglise; ces faits sont nombreux dans la vie des saints et l'Eglise a eu souvent à les examiner dans ses procès de béatification et de canonisation. Aussi les grands auteurs mystiques ont-ils, de tout temps, donné des règles, pour "le discernement des esprits". Plusieurs, trop portés à suspecter la crédulité des catholiques, seraient très étonnés s'ils voulaient lire les règles si sages que trace Benoît XIV pour discerner les apparitions fausses des apparitions véritables. Appliquons quelques-uns de ces critères aux faits de Beauraing.

2. Tout d'abord dans une apparition divine, il ne se trouve rien de bizarre, rien de charlatanesque. Une apparition vient-elle brûler les moustaches et la barbe du voyant, (comme le peuple le raconte de tel fossoyeur d'un cimetière belge en décembre 1932!) le cas devient très suspect et on devra se montrer particulièrement exigeant dans l'examen des autres critères.

Or, à Beauraing, tout, du côté de l'apparition, est d'une dignité parfaite. Il y a dans ses paroles, nous le verrons plus loin, une réserve et une prudence remarquables.

De la part des enfants, aussi bien que de la foule, l'attitude répond à la dignité de l'apparition. Quelques-uns ont été, semble-t-il choqués de l'hypertension des yeux et du visage des enfants durant l'apparition, de la précipitation de leur prière. Mais rappelons-nous qu'il s'agit ici d'une vision extérieure, "à laquelle concourt donc l'organisme". Le spectacle que ces enfants ont devant eux est ravissant. "Elle est si belle" dit en pleurant la plus petite...! Aussi l'organe visuel va-t-il employer toute sa force, absorber même à son profit la force des autres organes, produire un état qui approche de l'extase; rien d'étonnant que cet effort se traduise par une tension extérieure; rien d'étonnant non plus qu'une émotion si intense se manifeste par une prière plus précipitée. D'ailleurs, c'est précisément cette attitude des enfants durant l'apparition qui a le plus profondément remué la presque totalité de ceux qui en ont été témoins.

Que, dans d'autres apparitions, les voyants aient paru beaucoup plus calmes que les enfants de Beauraing, cela ne doit pas nous surprendre. Pourquoi une vision devrait-elle chez tous pro-

duire toujours les mêmes sentiments? Une même émotion intérieure doit-elle se traduire chez tous par la même attitude extérieure? Ajoutons que, dans une vision intellectuelle ou imaginative, l'attitude du voyant reste très calme; les yeux semblent se fixer dans le vide et c'est tout; mais, dans ces cas, l'intelligence seule ou, avec elle, le sens intérieur seul concourent.

Enfin, de la part de la foule, le calme, le respect, la piété digne et continue contrastent singulièrement avec l'exaltation des convulsionnaires au tombeau du diacre Pâris au temps du Jansénisme, ou avec les scènes récentes d'Ezquioga, en Espagne.

3. "La certitude". — Quand Dieu agit, il fait sentir sa présence; de là, selon les auteurs mystiques, cette certitude caractéristique des visions divines. Au moment même, on est sûr à ne pouvoir douter. Ce que disent ces auteurs s'applique sans doute d'abord aux visions d'ordre plus relevé, mais doit s'appliquer aussi aux visions extérieures.

Pour faire ressortir la valeur de ce critère, il faudrait tenter une étude comparative et examiner jusqu'où, dans les cas de vision hypnotique, la suggestion de certitude peut durer et à quelles épreuves elle peut résister. Cette étude nous n'avons ni le loisir, ni les documents nécessaires pour l'entreprendre; le témoignage des grands auteurs mystiques nous suffit.

Or, cette certitude dont parle sainte Thérèse semble bien exister chez les enfants de Beauraing, certitude calme, tranquille, qui nous a surpris dès que nous fûmes en présence des enfants, et qui est tout entière dans cette apostrophe de la plus jeune à M. le Doyen, le 2 janvier: "Eh bien! M. le Doyen, me croyez-vous maintenant, quand je vous dis que j'ai vu la Vierge?" Cette certitude résiste à tout, aux menaces comme aux moqueries. Elle se caractérise par une précision et une netteté remarquables dans les réponses. "Jamais dans ma carrière de juge, disait tel magistrat que nous connaissons et qui a assisté à l'interrogatoire, je n'ai vu des enfants répondre avec telle netteté, pareille précision et résister ainsi à tout essai de mise en contradiction." Ils sont sûrs de ce qu'ils ont vu, et malgré quelque discordance sur l'un ou l'autre détail (par exemple sur la direction des rayons de la couronne, se qui pourrait peut-être s'expliquer par les lois de l'optique), ils manifestent une concordance remarquable sur l'ensemble. Et non seulement ils sont sûrs d'avoir vu mais ils sont sûrs que "c'est la Vierge"; vous avez beau faire, vous n'arriverez pas à leur faire dire finalement comme à l'hallucinée du Dr Quercy que ce n'était peut-être pas la Vierge, que c'est "comme si" c'était elle. "J'ai vu la Vierge."

(A suivre.)

L'ENCYCLIQUE "CARITATE CHRISTI"

Nous donnons ici le sermon de M. l'abbé Emilien Lévêque, vicaire à la cathédrale, sur l'athéisme. Sa Sainteté Pie XI, dans son Encyclique "Caritate Christi", a dénoncé ce fléau moral comme une des sources principales des maux actuels.

On nous a parlé, dimanche dernier des abus de la Richesse. Continuant le commentaire de l'Encyclique du Pape "Caritate Christi", nous signalerons brièvement aujourd'hui la deuxième source — de beaucoup la plus importante — de la crise actuelle: **l'Athéisme** ou encore **la négation de Dieu**.

De toutes les vérités, soit du domaine naturel soit du domaine surnaturel, qui ont intéressé les hommes au cours des siècles, il n'en est pas qui ait été plus constante et plus universellement admise que celle de l'existence de Dieu, et cela, par les peuples civilisés comme par les barbares.

Déjà le philosophe païen Sénèque — il y a de cela 2,000 ans — accusait, non pas d'erroné, mais de menteur, celui qui prétendait ne pas croire à l'existence de Dieu.

C'est que l'existence de Dieu s'impose. Non seulement parce qu'elle répond à un besoin de l'esprit et du coeur humain — ce qui faisait dire à Voltaire que si Dieu n'existait pas, il faudrait le créer — mais elle est nécessitée par la causalité des êtres, la causalité du mouvement et de l'ordre merveilleux qui en résulte.

Et la science aura beau augmenter les intermédiaires entre l'homme et l'animal (dont certains le font descendre), entre l'animal et la plante, entre la plante et la matière; elle aura beau reculer les dates, compliquer le rouage de la formation du monde et multiplier les causes secondaires, inévitablement, la science se heurte un jour ou l'autre au Premier être qui a produit sans avoir été produit (puisqu'il est le premier), à la première cause qui n'est pas causée (puisqu'elle est première). Et voilà Dieu! Ce premier être, cette première cause improduite, éternelle par conséquent, infinie conséquemment aussi, c'est ce que nous appelons Dieu.

Et cependant la négation systématique de Dieu est un fait de nos jours.

Le scepticisme avait déjà douté de Dieu; le théologien Knox, le philosophe Kant — que les athées d'aujourd'hui réclament à tort comme des leurs — ne reconnaissaient pas à la raison le pouvoir de prouver l'existence de Dieu ainsi d'ailleurs que l'évolutioniste Darwin, Knox et tant d'autres.

La négation directe, l'athéisme positif, était réservé à notre siècle.

“Dieu est un mythe inventé par l’histoire”, lisons-nous dans un article de Swift, publié il y a quelques années, lors de la grande propagande pour l’érection d’une église athée en Amérique. “Et Jésus, dit-il, s’est révélé un pauvre psychologue et un maître pernicieux parce qu’il a voulu mettre Dieu dans son plan de salut. Or il n’y a pas de Dieu!”

Et l’athéisme a pris corps.

Grâce aux facilités de publication, grâce au manque d’études philosophiques sérieuses chez les intellectuels, grâce au peu de profondeur et de solidité dans l’enseignement du peuple, l’idée a gagné toutes les classes.

La libre-pensée protestante avait disposé les esprits à l’indépendance. Le cœur de son côté et toute la nature humaine, affaiblie par le luxe, l’utilitarisme, la jouissance, par l’immoralité de la presse, du cinéma moderne, des théories d’éducation sexuelle et matrimoniale, la nature humaine devait trouver dans l’athéisme, sinon un système satisfaisant, du moins un système bien commode pour la vie présente.

Le nombre des athées augmenta en Europe, en Amérique, aux Etats-Unis en particulier où — si on en croit les statistiques — ils s’élevaient récemment à 100,000, sans compter le grand nombre de ceux qui ne faisant pas profession d’athéisme positif, n’en vivent pas moins comme s’il n’y avait plus ni Dieu, ni Eternité.

L’athéisme eut bientôt ses organisations, ses partis politiques, ses sociétés économiques; il gagna l’Ecole Secondaire et l’Université; et l’on peut rencontrer aujourd’hui, dans plus de vingt grandes Universités américaines, par exemple: l’Université de Texas, de Tennessee, de Chicago, de New York, et même l’Université de Yale, des sociétés athées comme les “Fils de Satan”, “La Société des Sans-Dieu”, les “Ames damnées”, et d’autres... encouragées souvent par les professeurs eux-mêmes!

Voilà le fait!

A ces causes plus ou moins immédiates, nous pourrions ajouter plus d’un agent de l’athéisme dans le monde.

Mentionnons seulement la Maçonnerie et le Soviétisme.

Certains ont prétendu que la Maçonnerie, société philanthropique, avait un Dieu. On a pu en douter, mais après l’attitude anti-chrétienne et anti-religieuse de Bernadin, chef de la Maçonnerie française, qui voit dans l’Eglise la Bête qu’il faut combattre et mettre à mort — après les affirmations de Streuss sur la Franc-Maçonnerie américaine, — après les aveux répétés et non démentis de l’“Association Américaine pour l’Avancement de l’Athéisme” qui a trouvé, assure-t-elle, dans la Maçonnerie, un sol très fertile pour la semence athée — après tout cela il n’y a plus de doute possible et les avertissements du grand

Pape Léon XIII en rapport avec la Franc-Maçonnerie, il y a 40 ans passés, s'illuminent aujourd'hui à la clarté des faits pour donner au monde une nouvelle preuve de la clairvoyance et de la sûreté des doctrines de l'Eglise parlant par la bouche de son Chef suprême.

Et que dire du Soviétisme?

"Dieu est un mensonge", disait le chef de l'idée communiste, Lénine, "toute idée religieuse, toute idée d'un Dieu est une infamie... Elle représente l'ignorance la plus dangereuse, la contagion la plus abominable."

Et la Russie a suivi son programme. "Nous devons conduire les masses à une attaque décisive contre la Religion" disait l'Iyvestia (Janv. 6, 1930), un organe du gouvernement russe, autrement, ajoutait-il, pas de société socialiste possible."

Et tout fut mis en oeuvre pour éteindre la foi dans l'âme du peuple russe.

On déprava d'abord son esprit par des publications mensongères, par des "films" anti-chrétiens comme "Judas", "Son Excellence" et d'autres, par la création d'un personnel enseignant athée qui surgit avec une extrême rapidité à Moscou, à Léninegrad (enregistrant 300 étudiants du coup) et ailleurs.

On ne recula pas devant la dépravation morale de la jeunesse et des enfants. Les renseignements, les institutions, les questionnaires scolaires qui se sont fait jour en Russie sont de ceux que la simple dignité humaine nous empêche d'analyser publiquement.

Avec les moeurs, la foi baisse, et les passions prirent leur essort: dégoût du travail, de la famille, de la religion; haine du propriétaire, de l'autorité, haine de Dieu. Plus de 9,000 ecclésiastiques furent tués en Russie d'Europe, sans compter ceux de la Sibérie et sans compter le nombre presque incalculable des laïcs suspects. Ceci d'après des statistiques basées sur des données soviétiques.

Voilà le travail de l'athéisme en Russie.

Mais l'ambition soviétique ne s'arrête pas là. "La campagne anti-religieuse — disait Lounatcharski, commissaire de l'Instruction Publique du Gouvernement des Soviets — ne doit pas être restreinte à la Russie, elle doit être menée à travers le monde entier." D'ailleurs l'organisation internationale bolchéviste n'est plus un secret pour personne.

Et c'est ce danger d'immoralité par l'athéisme et d'athéisme par l'immoralité que signale l'Encyclique du Pape Pie XI.

Nous ne voulons que signaler ce fait de l'athéisme que le Souverain Pontife met — en même temps que l'abus des richesses — à la base de tous les maux qui sévissent dans le monde aujourd'hui.

Rappelons-nous cette grande vérité: L'athéisme théorique ou pratique, l'éloignement de Dieu et de la Religion, à quelque degré et sous quelque aspect que nous l'envisagions, est à la base de la crise actuelle comme de toutes les crises morales et sociales.

Sans Dieu pas de vie morale, pas de vie sociale non plus.

"Un esprit mûri doit éviter ces enfantillages", écrit le professeur Drake dans la "Revue Théologique" de l'Université de Harvard (janv. 1919). "La question n'est plus de savoir, dit-il, si nous pouvons avoir telle conception de Dieu, mais plutôt de savoir s'il y a une seule conception de Dieu qui soit acceptable."

Voilà un beau principe à la base de l'éducation; et c'est pour y avoir trop fidèle que la République voisine enregistre aujourd'hui une si effroyable augmentation de crimes, chez la jeunesse en particulier.

Non! L'intérêt, l'Etat, l'altruisme ne sont pas des motifs suffisants de moralité. Et chassez Dieu de la vie, chassez-en l'idée d'une vie éternelle qui suit; vous y chassez du coup tout intérêt, toute grandeur, tous ces grands dévouements au service des malades et des pauvres; cette belle charité chrétienne.

Chassez Dieu de l'Education et vous ne verrez plus la piété, l'obéissance, la bonté, la pureté germer dans l'âme de vos enfants. Avec le Décalogue c'est toutes les vertus qui nous échappent.

Sans Dieu, pas de vie morale.

Pas de vie sociale non plus!

L'exemple de la Russie et du Mexique, où le despotisme a remplacé la loi naturelle, suffit pour démontrer combien sont intimement reliés à la Religion et à Dieu, la confiance mutuelle, le respect des lois et de la propriété, la fidélité des serments et des contrats, la stabilité des foyers, la soumission des enfants, l'amour de l'autorité et de là, la stabilité des gouvernements eux-mêmes.

En terminant, nous dénonçons l'athéisme comme un système faux et immoral à la fois.

Faux: car l'athée lui-même, quiqu'il en dise, croit en Dieu malgré tout et il aura beau changer le nom des choses, substituer à Dieu le mot "Evolution", Etat, Plaisir, Humanité, et plus récemment "Technocratie", ce changement n'est qu'une nouvelle preuve du besoin profond de la nature humaine qui, sentant le vide causé par la disparition de Dieu, réclame impérieusement une compensation.

Système immoral aussi dans ses procédés, l'athéisme ayant voulu faire de la lutte contre Dieu, la lutte pour la vie, pour le pain quotidien.

Dieu et la Religion, dit l'athéisme, sont la cause des maux

dont souffre la masse et quiconque alors désire un coin de terre, un salaire convenable, une habitation décente, une meilleure condition de vie doit s'attaquer tout d'abord à la Religion et à Dieu, comme si "lo crois, dit le Souverain Pontife, symbole de pauvreté et d'humilité devait être associée aux symboles de l'im-périalisme moderne".

Mais tout ces systèmes passeront!

"Dieu était hier; Il est aujourd'hui; Il sera toujours", dit la Sainte Ecriture.

Prions donc pour que non seulement la volonté de Dieu se réalise dans le monde — les lois divines sont éternelles et les forces humaines sont incapables d'introduire malgré elles un nouvel état de choses — mais prions pour que la volonté des hommes dirigeant comme subordonnés, sache se retrouver et reprendre le vrai chemin, le chemin de la Justice et du Bonheur, celui de la conformité à la volonté de Dieu.

Nouvelles religieuses

MESSAGE DU NOUVEAU PREFET DE LA PROPAGANDE

Le cardinal Fumasoni-Biondi adresse un message aux missionnaires et à tous ceux qui d'une manière quelconque collaborent avec eux. — Une fraternelle collaboration pour la plus grande diffusion du règne de Dieu.

Rome. — C. S. — Son Eminence le Cardinal Fumasoni-Biondi, Préfet de la S. Congrégation de la Propagande, adresse aux missionnaires, et à tous ceux qui d'une manière quelconque collaborent avec eux, le message suivant:

"Au moment où, confiant dans le secours de Dieu Tout-Puissant, j'assume la charge de préfet de la Propagande, je veux dire aux évêques, aux prêtres, aux frères, et aux religieuses, qui se dévouent dans lointains pays de mission, la joie et la fierté que j'éprouve à la pensée de l'occasion magnifique qui m'est donnée de collaborer avec eux. A eux tous, qui forment l'avant-garde de l'armée du Christ, j'envoie l'expression de ma profonde estime et de ma cordiale affection.

Je prie avec eux, et je partage leurs espérances dans le progrès incessant du règne de Dieu sur la terre, sous la sage direction de notre Pasteur Suprême, le Vicaire de Jésus-Christ; à tous je veux répéter les paroles de notre Divin Sauveur: "Duc in altum... Laxate retia!" D'autre part, je compte sur la collaboration active des évêques, des prêtres, et des fidèles, de tout le monde catholique, aux fatigues des missionnaires et à mes

humbles efforts, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Pendant les dix ans que j'ai passés aux Etats-Unis en qualité de Délégué Apostolique, les membres de la hiérarchie voulaient bien m'aimer comme un frère; je leur demande de reporter leur affection de ma pauvre personne à la grande cause dont le Saint-Père a daigné me charger. Continuons notre fraternelle coopération pour la plus grande diffusion du règne de Dieu!

A tous, aux missionnaires auxquels m'unissent désormais de nouveaux liens, à la hiérarchie catholique, aux fidèles du monde entier, tous unis pour une même cause, je tiens à dire ma confiance que notre Saint Rédempteur continuera à bénir les efforts de son Eglise pour lui gagner toute l'humanité!

Dieu vous bénisse!

(L'Action Catholique, 17 avril 1933.)

* * *

BEATIFICATION

La nouvelle arrive que la Béatification de la fondatrice du Bon-Pasteur est fixée au 30 avril, fête du Bon Pasteur. La date est providentiellement choisie pour honorer celle qui fut une si fidèle bergère dans le bercaïl du Seigneur. Ne plaça-t-elle pas son oeuvre sous le vocable béni?... Et dans le monde entier, n'est-ce pas sous le nom suggestif de Bon Pasteur, prononcé en 50 dialectes, que sont connus ses monastères?...

Dans l'au-delà, elle continua de veiller sur sa grande famille. Aujourd'hui, celle-ci habite 321 maisons, en lesquelles 9,500 religieuses qui ont hérité de sa flamme, sont les Mères spirituelles de 70,000 âmes. Montréal reçut, en 1844, du vivant même de la Vénérable Mère et à la demande du vénéré Mgr I. Bourget, quatre religieuses du Bon-Pasteur pour ouvrir un de ces asiles de paix où les coeurs brisés trouvent le repos et la guérison. Car, au Canada, l'oeuvre a rapidement grandi; elle comprend aujourd'hui neuf maisons dont quelques-unes considérables. Le Monastère Provincial de la rue Sherbrooke réunit en ses murs 492 personnes: religieuses et protégées; celui de Ste-Marie, (prison des femmes) 309; la Maison Ste-Domitille monte à 259; la Maison de Lorette, à 278; le monastère d'Halifax, 236; celui de St-Jean du Nouveau-Brunswick, 151; et le bercaïl de Winnipeg, 161. Deux pensionnats sont florissants et encouragés par les meilleures familles: Saint-Louis de Gonzague dont le personnel est 242; celui de Saint-Hubert, 143. Somme toute, la population des établissements du Bon Pasteur au Canada formerait une petite ville de 2,871 âmes.

Il se fait actuellement à Québec des prières publiques pour demander à Dieu la glorification de Marie de l'Incarnation, la vénérable fondatrice des Ursulines de Québec.

Pie X, en 1911, a proclamé l'héroïcité des vertus de celle que Bossuet a nommé la "Thérèse du Canada". Marie de l'Incarnation est une des plus belles figures des débuts de la colonie, une mystique, une âme d'une grande sainteté, une éducatrice admirable dont l'esprit vit encore au sein des maisons religieuses conduites par les Ursulines. Les Ursulines demeurent, en effet, fidèles au genre de formation inspiré par leur fondatrice. Elles donnent une éducation admirable où les exigences de l'esprit se trouvent satisfaites en même temps qu'une discipline salutaire est imposée à la volonté. En face de toutes les nouveautés introduites dans le domaine pédagogique, il est bon de respirer encore, dans des maisons de ce genre, l'air salubre des sommets. Les Ursulines et leur Vénérable fondatrice ont bien mérité de l'Eglise du Canada et ce serait une joie universelle de voir Marie de l'Incarnation glorifiée d'une manière officielle.

* * *

INDULGENCES

La Sacrée Pénitencerie en date du 21 mars 1933 a concédé les indulgences suivantes à ceux qui font l'Heure Sainte :

1o Une indulgence plénière à tous ceux qui s'étant confessés et ayant communiqué, feront l'heure sainte dans une église publique ou un oratoire semi-public et y prieront aux intentions du Souverain Pontife.

2o Une indulgence de dix années à tous ceux qui, d'un coeur contrit, feront le même exercice publiquement ou privément.

Les catholiques des Etats-Unis ont pris une attitude hostile à la prohibition. Ils ont eu raison. L'Etat vient de prouver une fois de plus, que son intervention n'est pas toujours heureuse dans le domaine mixte. Le persuasion vaut mieux que les lois pénales. Il reste la tempérance et ses oeuvres. Les étudiants de l'Université Notre-Dame, Indiana, se sont engagés à éviter toute boisson alcoolique. Plus de mille ont promis de s'abstenir de boisson. C'est, dit America, une sauvegarde pour nos jeunes étudiants. C'est aussi un gage pour leur avenir. Que de belles carrières ont été brisées par ce fléau plus redoutable que la peste : l'alcoolisme.

Calendrier du mois

Le dernier dimanche du mois, dans le diocèse de Saint-Boniface, on fera la collecte pour la: "Catholic Church Extension".

Tableau des Quarante-huit heures:

- 1ère semaine de mai: Ecole-pensionnat de Fort-Alexandre.
Couvent St-Jean-Baptiste.
- 2ème semaine de mai: Couvent des Rdes Soeurs, Otterburne.
Paroisse de Ste-Geneviève.
Paroisse de East-Kildonan.
Paroisse de Pinewood.
Paroisse de Dryden.
- 3ème semaine de mai: Paroisse de Ste-Anne-des-Chênes.
Paroisse de St-Joseph.
Paroisse de l'Île-de-Chênes.
- 4ème semaine de mai: Paroisse de Ste-Agathe.
Paroisse de St-Pierre.
Paroisse de Notre-Dame de Lourdes.

Histoire de l'Ouest**LES ARCHIVES DE L'ARCHEVECHE****Lettre du R. P. Taché, O. M. I., à un Père de sa Compagnie**

Lac Caribou, 16 avril 1848.

Mon Rév. et bien cher Père,

Un mot sur notre établissement. Notre maison, comme toutes celles du pays, est construite en bois. Pendant plus de 15 jours, M. Laflèche et moi, nous avons pétri de la terre avec du foin; ce mélange porte le nom de torche; appliqué contre les pièces de la maison, il remplace assez désavantageusement le mortier de chaux. Au lieu de ces riches peintures, dont on enduisait les parois de votre palais de Longueuil, nous avons, à l'approche des froids, trempé modestement un torchon dans un mélange de terre et de cendre et puis frotté de notre mieux tout l'intérieur de notre chaumière, tant pour la décorer que pour fermer les ouvertures qui semblaient promettre un passage trop facile au froid. Mais voilà que l'air extérieur, mécontent de ce que nous lui refusons l'hospitalité, entreprend de se venger d'une manière bien cruelle; il se niche dans la cheminée et nous renvoie au nez toute la fumée. Après quinze jours de souffrances, nous étions à la veille d'être métamorphosés en jambons; ce qui nous décida à construire une autre cheminée. La neige avait déjà enveloppé la terre de son blanc manteau et la nature hivernale

avait jeté ses solides ponts sur les lacs, cependant il nous fallait trouver notre nourriture dans ces mêmes lacs.

Que faire donc? Tout simplement percer cette épaisse glace et introduire dessous six, huit et jusqu'à dix rets, et tous les matins, par des froids de 35 degrés et plus aller décrocher les poissons qui avaient le bon esprit de s'y embarrasser. Voilà la façon de vivre de ces pays-ci. Il faut avouer qu'elle incommoderait plus d'un homme élevé dans les pays chauds, mais les robustes enfants du Nord se font à cette besogne. J'ai moi-même été aux rets bien des fois; on souffre les premiers jours, mais l'habitude adoucit ce tourment et je finirai peut-être par faire un bon pêcheur.

Je suis toujours mortifié de n'avoir point un de nos Pères pour compagnon; mais à part ce titre, M. Laflèche possède tous ceux qui peuvent lui concilier l'estime et le respect. Il veut bien passer par-dessus mes imperfections et nous coulon's ensemble des jours heureux. Ce cher confrère a été bien visité cette année; à la triste nouvelle de la mort de sa mère est venue se joindre une infirmité qui l'a forcé de garder la maison tout l'hiver. Des plaies se sont formées dans une jambe et un bras, ce qui l'incommodé beaucoup, et privera peut-être bientôt les missions des secours qu'elles peuvent recevoir de ce zélé et vertueux prêtre. Le bon Dieu a pitié de ma faiblesse et ne m'envoie pas de semblables épreuves. Je me porte très bien.

Il me tarde d'apprendre quel a été le résultat du voyage du bon P. Léonard. S'il avait eu le bon effet de nous gagner quelques sujets, je m'en réjouirais beaucoup, car il y a dans l'immense pays que j'habite, beaucoup de postes non encore visités et qui réclament un prompt secours. Si nous pouvions nous multiplier, j'aurais été déjà à plus de 500 lieues porter la bonne nouvelle et je suis convaincu qu'elle eût été reçue avec joie par un grand nombre de peuplades. En attendant, le malheur est qu'un grand nombre de ces infidèles meurent sans avoir reçu le baptême. D'ailleurs l'hérésie qui nous poursuit l'épé dans les reins, sait profiter de tout. C'est ainsi qu'au lac Laronge, tous les sauvages sont protestants; ce malheur n'aurait point eu lieu, si des prêtres étaient venus ici, deux ans plus tôt: ces sauvages nous le disaient eux-mêmes. Je sais que le besoin de sujets se fait sentir partout, mais le besoin est encore plus impérieux dans les pays infidèles, parce que là les âmes ne reçoivent aucun secours quelconque. Aussi, mon cher Père, je suis convaincu que notre cause trouvera toujours en vous un défenseur zélé.

Depuis mon arrivée à l'Île à la Crosse, j'ai fait trois voyages d'assez long cours. Celui d'Athabascaw m'a procuré beaucoup de consolations. J'ai trouvé là des Sauvages qui ont mon-

tré des dispositions, auxquelles on ne peut pas naturellement s'attendre. Quoiqu'ils n'eussent point encore vu de prêtres, ils savaient toutes les prières en français. Le jour ne suffisait pas à leur zèle, il fallait y consacrer une bonne partie de la nuit. Je n'ai pas été libre une seule fois, avant onze heures du soir. C'est dans de pareilles circonstances qu'il fait bon d'être missionnaire. Je n'ai pas été tout à fait deux mois absent et j'ai fait 194 baptêmes. Ces bons Sauvages désiraient vivement que je passasse l'hiver avec eux. Dans l'impossibilité de me rendre à leur désir, je leur promis de les visiter encore l'automne prochain. Je me rendrai de là sur les terres des Montagnais, où il y a un bon nombre de ces Sauvages qui n'ont point encore entendu parler de Dieu et qui désirent ardemment ce bonheur. C'est dans le district d'Athabascaw que se trouve la rivière à la Paix. Les Castors qui en habitent les bords, sont eux aussi très bien disposés. M. Bourassa les visite cette année, pour la seconde fois; mais la distance trop grande de cette place à sa résidence ordinaire, ne lui permettra plus d'y revenir, et les deux postes de cette rivière deviendront le partage de ceux de nos Pères qui seront envoyés à Athabascaw. Il serait très à propos de visiter les grands lacs des Esclaves et le fleuve Mackenzie où il y a de nombreuses tribus, dont quelques-une au moins soupirent déjà après ce bonheur. Vous voyez, mon R. Père, que les pays à parcourir ne nous manquent pas, que ce sont les ouvriers qui manquent au pays. La moisson est abondante, prions donc le Père de famille qu'il envoie des ouvriers. Je fis le voyage à Athabascaw en petit canot, avec deux Sauvages et un jeune métis pour servir ma messe. L'un de mes Sauvages me donna une leçon qui caractérise bien la naïveté de ces enfants de la nature. On avait eu la bonté de me donner l'hospitalité au fort et je prenais mes repas avec le commis. Je croyais de stricte convenance de rester après le repas m'entretenir avec mon hôte pendant quelques instants, c'était le seul moment de la journée où je pouvais le voir. Un jour où il n'y avait pas encore cinq minutes que nous avions fini de dîner, le domestique ôtant la table, mon Sauvage s'aperçut que le repas était terminé; il entra brusquement dans l'appartement et m'adressa la parole en Montagnais d'un ton joliment sévère: "Que fais-tu ici, me dit-il, tu parles inutilement avec ce petit chef, tandis qu'il y a, dans la chambre, un grand nombre de Montagnais qui t'attendent; tu ferais mieux de les rejoindre et de les instruire". Je traduisis la réprimande à mon hôte; elle me servit d'excuse pour cette fois et pour bien d'autres. Je repartis d'Athabascaw le 27 septembre, et n'arrivai chez nous qu'après huit jours de marche; quatre jours après, la navigation des petites rivières étatt interrompue.

Le jour de la Toussaint au soir, par un temps affreux, je vis

arriver un Sauvage, c'était précisément le frère de celui dont je viens de vous parler. Quelle affaire, lui dîmes-nous, t'amène par un temps pareil? Mon frère se meurt, nous répondit-il, il demande qu'on vienne le baptiser. Il faisait nuit, le Sauvage était fatigué, nous n'avions point de raquettes, en sorte qu'il n'était pas possible de partir le même soir. Le lendemain j'en voyai chercher des raquettes au fort et me mis en route avec mon Sauvage. Les chemins n'étaient rien moins que beaux. Il fallait passer une partie du lac en canot, ailleurs l'eau était montée sur la glace, ce qui ne m'accommodait pas fort pour monter à la raquette. Dans le bois je mesurai deux pieds et demi de neige tombée la veille. Nous ne pûmes point nous rendre ce soir-là, il faisait nuit et mon compagnon étranger au pays ne pouvait pas précisément déterminer l'endroit où était la loge. Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mîmes en route, et avant le lever du soleil, j'étais auprès de mon malade. Je lui rappelai les principales vérités, et connaissant ses bonnes dispositions, je n'hésitai pas à lui conférer le Sacrement de la régénération. Le moindre retard pouvait rendre mon retour impossible; je repartis de suite à la faveur de notre chemin de la veille; j'arrivai chez nous le même soir, un peu fatigué, mais heureux d'avoir gagné une âme rachetée au prix du sang de mon Sauveur. Ce Sauvage est depuis venu nous rendre visite; il est très bien..

Je suis encore, cete année, au lac Caribou, cette mission n'est pas très importante par rapport au nombre des Sauvages, mais quand il n'y en aurait qu'un seul, son âme n'est-elle pas le prix du sang de mon Sauveur, et le missionnaire peut-il hésiter de venir à son secours. Ce qui nous a déterminé à venir ici d'abord, c'est le danger que couraient les Sauvages d'être entraînés dans l'erreur. D'ailleurs il paraît qu'un grand nombre de Montagnais doivent se réunir ici, vers la fin du mois, ils viennent de très loin. Le but de leur voyage est de voir un prêtre et de se faire instruire. Il n'y a, en tout cela, qu'une seule chose qui me fasse de la peine. C'est de ne pas parler la langue de ceux que j'ai occasion d'instruire. Dans ces districts et celui d'Athabascaw, on a besoin du Cris et du Montagnais. C'est bien différent de celui du Saguenay; et ce n'est pas l'affaire d'un jour d'acquérir la connaissance de ces langues. Les occupations auxquelles nous avons été obligés de nous livrer, pendant l'hiver, afin de subsister, nous ont empêchés de nous occuper, autant que nous l'aurions désiré, de l'étude des langues. Le temps apportera remède à ce mal, et alors il me semble que les Missions n'auront rien de pénible.

Adieu, mon R. Père, croyez toujours à l'attachement sincère de votre enfant tout dévoué. Alex. TACHE, O. M. I.